

# IMPOSTURE POSTHUME - REVUE DE PRESSE

## Toute la culture

4 mars 2019

Sarah Kellal

*Avec *Imposture posthume*, Joël Maillard nous offre un obscur et drolatique éclatement temporel qui donne le vertige*

Dans l'ancien cinéma en briques rouges de Landrecies transformé en salle de spectacle pour l'occasion, un homme est assis, un peu à l'écart du plateau presque nu. Il nous regarde nous installer et se laisse regarder. Intrigants regard et présence, qui promettent déjà, dans le silence, que quelque chose de fort va advenir.

Joël Maillard se lève, ouvre la bouche et nous voilà partis pour une heure trente d'un voyage halluciné, entremêlant fiction, dystopie, projection dans le temps et récit intime, dans un équilibre exquis et jouissif. La texture de sa voix, son débit de parole unique, sa corporalité singulière nous transportent immédiatement dans un ailleurs.

(...)

Dans son dossier de présentation du spectacle, Joël Maillard écrit : « Je m'intéresse à la prédiction vertigineuse (et partiellement déjà advenue) d'une humanité sous influence, encerclée de machines et de programmes dotés d'intelligence artificielle, capables d'anticiper nos pensées et nos désirs. Il n'échappe à personne que nous sommes à l'aube d'une révolution technologique qui modifiera en profondeur nos modes de vie. (...) Fort heureusement pour notre entendement, les bouleversements technologiques n'adviennent pas en un jour (du moins pas tous). »

Ce sont ces bouleversements, non-encore totalement survenus mais déjà bien entamés qui font que, face au vertige des possibles qui semblent n'avoir pas de limites, le vacillement s'opère devant nous et en nous. C'est l'impossibilité angoissante à contrôler le cours des choses, à ralentir la marche des avancées technologiques qui fait passer du rire à la stupeur. Les allers et venues entre temps futurs et temps présent créent la sensation inquiétante, grinçante mais étonnamment grisante d'être malaxé et broyé par le(s) temps, et que le(s) monde(s) qui nous attendent nous et ceux qui viendront après nous ouvriront des champs insoupçonnés, pour le meilleur et pour le pire.

La poésie bouleversante qui surgit sans que l'on s'y attende de cette exploration est la grande réussite de ce voyage. Le talent de Joël Maillard est épatant et c'est une joie de le voir laisser aller son texte hors de lui, l'éprouver, le questionner même, le suspendre parfois, le mettre en doute, l'affirmer aussi. Passant d'un personnage à un autre avec une aisance rare, tour à tour extrêmement précis, réglé comme du papier à musique, « pétaradant », à mourir de rire, puis soudain lent, extatique, sombre, cherchant en direct, répétant des mots, une phrase, laissant le silence s'installer pour mieux repartir dans un rythme effréné... Une partition de qualité qui promet, je l'espère, une belle longévité à *Imposture posthume*.

## Les Inrocks

5 mars 2019

Hervé Pons

Tout en justesse et élégant décalage, le Suisse Joël Maillard dont était également présenté le précédent spectacle *Quitter la Terre*, une fable en forme de conférence scientifique sur le monde tel qu'il va à la dérive, donnait à découvrir dans une lecture mise en espace sa prochaine création que l'on pourra voir au prochain Festival Programme Commun à Lausanne : *Imposture posthume*. Seul en scène, l'auteur acteur, aux airs de savant fou venant de découvrir la poudre dans une intempestive explosion poétique, explore les champs de la contre utopie en une fable futuriste criante de contemporanéité. *Imposture posthume* balaye par le biais d'une fiction teintée d'une salvatrice idiotie des questionnements existentiels fondamentaux sur notre vie partagée avec les intelligences artificielles. Une œuvre brillante au cœur de la thématique du festival cette année : Nos futurs.

## 24 heures

28 mars 2019

Natacha Rossel

### La brillante imposture d'un homme de 121 ans

Vous avez dit loufoque ? Et comment ! Dans cette «*Imposture posthume*» à l'affiche de l'Arsenic, dans le cadre de Programme Commun, Joël Maillard décoche ses flèches caustiques pour viser les dérives, inquiétantes (et inexorables ?) de l'humanité. Non sans dévoiler, en filigrane, les tourments qui l'habitent: l'euthanasie, le suicide. Seul en scène, l'artiste – qui vient de décrocher un contrat de confiance avec la Ville de Lausanne – excelle dans cette dystopie où les éclats de rire s'accompagnent d'un vertige. Car, dans le sillage de l'excellent «*Quitter la Terre*», l'absurde révèle, exhale l'angoisse. Celle d'un monde où l'intelligence artificielle déploie ses tentacules, où les corps se robotisent dans un dessein transhumaniste, où les humains et androïdes entrent en «conflit de voisinage interspèces».

L'écriture, fine, intelligente et pétrie d'ironie, s'évade au gré des scènes dans trois temporalités. Le futur, d'abord. Auréolé d'une lumière bleuâtre et se mouvant en apesanteur, un homme raconte la découverte du fameux carnet. Puis l'éclairage change : apparaît le Joël Maillard de 2099. Celui qui consigne ses souvenirs : la mort du dernier poilu, la flippe des années 2010 face à «l'avènement de la catastrophe écologique globale», ou encore cet événement passé inaperçu en 2038, lorsqu'un écrivain humain a réussi l'exploit de se hisser en finale d'un concours littéraire !

Et puis il y a cet interlude venu de nulle part. Le comédien, presque dans le stand-up, dépeint ses racines rurales. Ancrage dans le passé et dans la terre. Avant de repartir dans les circonvolutions futuristes teintées de pessimisme. On apprendra que le Joël Maillard de 2099 est l'unique survivant parmi les volontaires greffés du nanoprocesseur. Son hypothèse? «Une indifférence nihiliste à mon propre sort m'aurait sauvé la mise.»

## **Tribune de Genève**

11 avril 2019

Katia Berger

### **Détours par le futur**

L'utilité de l'anticipation, comme l'ont prouvé Aldous Huxley, George Orwell, Pierre Boulle et bien d'autres, c'est qu'elle magnifie le présent. L'air de rien, la critique y recule pour mieux sauter. Tel est exactement le subterfuge conçu par le fourmillant Joël Maillard dans son «*Imposture posthume*», qui enchevêtre, sur plusieurs niveaux de fiction, mémoire et projection. Transitant par des archéologues d'après-2099 – dont l'appareillage technologique revêt, comme il se doit, cet aspect délicieusement ringard de série Z – le funambulesque auteur, metteur en scène et comédien balance son vitriol sur les travers de l'époque actuelle – arrogante, incohérente, jargonnante, et j'en passe. Jacasseur kafkaïen sur le papier, Pierrot lunaire sur les planches, Maillard met à nu l'absurdité existentielle sur les pas d'un Schopenhauer contemporain. Sous un firmament qui défèque sporadiquement gravats et cuillères en bois, sa dystopie offre un reflet à peine faussé, mais ô combien piquant et poétique, d'une humanité qui traîne ses contradictions jusqu'à les inoculer à ses robots, algorithmes et autres engins dotés d'intelligence artificielle. A l'image de son démiurgique «*simulacteur*», le spectacle vous mène au désespoir tout en vous désarmant par son humble maestria.

### **Mouvement**

4 avril 2019

Aïnhua Jean-Calmettes

Corps dégingandé et «*sous jeu*» aussi drôle qu'épuré d'affect, Joël Maillard égrène avec flegme les anecdotes, plus savoureuses les unes que les autres, venues des années dix et des suivantes, pour venir progressivement troubler la frontière entre l'homme et la machine. Dans le contexte actuel, il est nécessaire de remettre l'espèce humaine et son orgueil à sa place dans le grand règne du vivant en voie d'extinction et de l'inanimé, de plus en plus intelligent. Le propos était attendu, jusqu'à ce que Joël Maillard sème le bazar sur d'autres lignes qui nous paraissaient jusqu'alors stables. Ménageant des incursions en dehors de la fiction pour des réflexions politico-agronomiques et des allers-retours temporels entre rétro-futur, passé, présent et plus-que-futur, il nous enferme progressivement dans une boucle temporelle vertigineuse. Une manière de nous laisser en bouche un petit goût d'inquiétude quant aux bouleversements IRL à venir...

## **Théâtre du Blog**

12 octobre 2019

Marie-Agnès Sevestre

Dans l'attente que le théâtre s'empare des effets de l'intelligence artificielle sur nos comportements, la rencontre avec la proposition de Joël Maillard ouvre la voie à tout un univers de possibilités.

(...)

Avec ce « Je me souviens », nous partons en voyage : il a connu la fin des années 10, avec la conscience de la toute prochaine catastrophe écologique et l'apparition d'une « nouvelle forme de suicide par le bronzage ». Puis « l'arrivée des nanoprocresseurs semi-organiques », enfin l'avènement du « Centre d'observation des maturités augmentées ».

A mi-chemin d'une séance de métempsychose et d'un montage littéraire en direct à partir de souvenirs, lectures, expériences, « Joël Maillard » nous accompagne au pays des limites : sa fin de vie, toute spéculative qu'il l'envisage, lui permet un lucide retour sur les étapes successives de la dématérialisation de la vie quotidienne au XXème siècle.

Disparition préventive des vaches, extinction globale de nos cousins primates, apparition des androïdes « on les a pas vu venir ! ». Tout cela pour finir dans un « immense conflit de voisinage inter-espèces ».

Par ce brouillage en perpétuel déséquilibre, entre science-fiction, alerte écologique, création auto-fictionnelle, et doux délire poétique, Joël Maillard parle du futur comme si on y était. Sauf qu'on n'aimerait pas trop que cela se passe comme ça.

L'acteur utilise son grand corps un peu dégingandé, sa calvitie naissante et son timbre de voix incertain, dégagé d'affects, pour construire une figure dansante, narrative et pourtant sans cesse interrompue d'apparitions/disparitions. Au fil du récit, surgissent des considérations agronomiques « c'est le blé qui a domestiqué l'homme et non l'inverse », portes ouvertes à l'uchronie, ainsi que des allers-retours passé/présent/futur auxquels on se laisse aller avec un plaisir non dissimulé.

Son non-jeu, tout en décalage et sous-entendus, s'inscrit dans un espace très travaillé : la création sonore de Charlie Bernath et Louis Jucker, la scénographie de Christian Bovey et les lumières de Gaël Chapuis, contribuent au surréalisme léger qui emportent l'acteur et le public dans un même voyage.

On pourrait parler de « théâtre catastrophe » comme de fantaisie spatio-temporelle. Reste que ce dilettantisme de façade vrille nos consciences avec d'autant plus de douleur que nous rions de ses permanents décalages. Légèrement clownesque (car toujours gravement sérieux et doué d'une idiotie supposée), « Joël Maillard » s'incarne en différentes figures : parfois l'auteur (lorsqu'il prend la parole en direct, rallumant la salle et s'adressant aux spectateurs par des incises délirantes), parfois l'acteur (lorsqu'il casse le propos par un petit pas décalé), parfois le paléontologue (professeur Nimbus qui cherche à découvrir le sens des fragments contenus sur le morceau de plastique). Parfois il n'est rien d'autre qu'une apparition, homme en déséquilibre, aperçu dans le brouillard du temps.

Spectacle entièrement consacré à l'intelligence artificielle, à la numérisation de nos vies et à l'affaiblissement de l'humain dans les décisions qui conduisent le monde, *Imposture posthume*, délicat moment de drôlerie divagante, est pourtant construit sans l'apport d'aucun moyen technologique, autre que ceux du théâtre.

Un régal.

## **La Terrasse**

26 septembre 2019

Eric Demey

*Retour vers le futur pour un Joël Maillard augmenté, dont l'Imposture posthume soulève l'hypothèse pas si farfelue d'un monde où les machines auraient gagné.*

Lors de son précédent opus, *Quitter la Terre*, Joël Maillard avait propulsé ses spectateurs en gravitation autour du globe, dans une station orbitale occupée par les représentants de la future Humanité, en attente dans l'Espace le temps que l'écosystème de notre planète se régénère. Ce spectacle avait connu un beau succès dans le off avignonnais et imposé le style loufoque de cet artiste suisse que les incertitudes du futur de notre planète ne cessent d'occuper.

(...)

Il y a chez cet auteur, comédien et metteur en scène aux allures de professeur Tournesol, hirsute et lunaire, une véritable obsession de notre devenir commun. Et ses spectacles déploient l'un après l'autre sur le sujet un humour qui n'empêche pas le pessimisme, voire le désespoir.

Invité dans le cadre de la biennale *Nemo*, consacrée aux arts numériques, *Imposture posthume* ne développe pas pour autant des trésors de technologie. Un parallépipède en lévitation, une voix trafiquée, le technophile sera sevré d'effets scéniques impressionnants, ceux de Joël Maillard tenant davantage du bricolage poétique que de la prouesse technique.

(...)

Mêlant les âges, les formes des prises de parole, les points de vue, Joël Maillard nous balade en fait autour de l'hypothèse d'un futur certainement plus probable que loufoque avec un flegme teinté de mélancolie.

## **Libération**

10 octobre 2019

Thomas Corlin

### **Le comédien suisse Joël Maillard désamorce nos pires craintes du futur dans un astucieux seul-en-scène de science-fiction satirique.**

Ex-aequo avec la fin du monde, les formes de vie post-apocalyptiques sont devenues les nouvelles marottes de la création contemporaine - et aussi la plus casse-gueule à mettre en scène. Si algorithmes, robots et dystopie à la Black Mirror squattent désormais les théâtres, Joël Maillard, ancien boulanger devenu comédien, détourne intelligemment ces nouveaux clichés dans *Imposture posthume*, un solo qui nous trimbale dans les souvenirs de son moi de 2099. Classe et ingénieuse, la scéno toute en cuivre, sculpture factice et géométrie au laser tourne en dérision les codes visuels de la spéculation scientifique, tout comme le texte se moque de la misanthropie d'anticipation en vigueur sur le sujet. Le décalage repose d'abord sur l'interprétation un peu autiste et la diction hachée de ce grand Suisse hyperactif, puis par ses allers-retours informels entre histoire collective et bribes du quotidien, où l'on apprend par exemple que les androïdes développeront une «conscience de synthèse», ou que la presse papier disparaîtra en 2049 («sans une larme», eh oui !). Riche et retors sous ses airs *Do it yourself*, le spectacle dédramatise nos peurs liées à la domination de l'IA et à une supposée disparition de l'humanité. Et aborde notre sort prochain avec une résignation amusée qui rappelle le Houellebecq des débuts. Pour Maillard, notre futur sera donc juste aussi déglingué, cocasse et terrifiant que notre présent.